

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 77 (1950)
Heft: 4

Artikel: Lettre au syndic
Autor: Marti, Claude
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227247>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

racinée dans notre sol, ce ou ces « supports » que seraient pour elle une « adhésion », non seulement de tous les patoisans, mais encore de tous ceux qui appartiennent à l'un ou l'autre des mouvements ayant pour mission la MAINTENANCE (le mot est de C.-F. Landry et dit bien ce qu'il veut dire) de nos traditions et de leur rayonnement.

C'est à un regroupement autour du Vieux Conteur qui bientôt comptera comme notre Marc à Louis ses 80 ans d'existence que nous voudrions assister et autour, s'il se peut, de l'Académie rhodanienne, fondée à Lyon.

En attendant, que chaque abonné prenne à cœur de nous en procurer un autre, un seul.

R. Molles.

Lettre au Syndic

Paris, le 26 novembre 1949.

Cher papa,

Depuis le jour où je vis, enfant, le trop fameux tableau de Burnand qui soutient l'un des murs du Musée de Lausanne, j'ai toujours eu une vive sympathie pour la peinture moderne. Particulièrement pour celle d'une certain Monsieur Braque, qui se trouve être à mon goût. Il m'a toujours été difficile de m'expliquer là-dessus : ces choses-là, ça se sent, mais ça ne se comprend pas. Aussi n'avais-je jamais discuté la chose avec Buffet (qui serait, lui, plutôt un jeune classique momifiant), s'il ne m'avait apporté, l'autre soir, avec cet orgueil particulier à l'oie blanche qui a réussi à traverser un chemin vicinal sans utiliser la carte Siegfried, une reproduction en couleurs de Louis David, intitulée : Socrate au moment de boire la ciguë.

C'est un tableau célèbre qui représente le philosophe assis sur son lit, les jambes en guillemets, le bras gauche replié pour tendre le biceps et le droit mollement allongé vers une coupe tenue d'une main par un jeune homme qui se cache la tête dans la main qui lui reste.

La vue de ce tableau me combla de joie : j'aime beaucoup les caricatures. Il n'y aurait certainement jamais eu de discussion si je n'avais pas cru bon d'ajouter, pour justifier ma joie, que si Socrate avait sa main posée sur la coupe de ciguë, c'était sans doute pour empêcher les mouches de s'y suicider, et que si, d'autre part, le jeune homme jugeait bon de se voiler

la face, c'était évidemment pour ne pas voir le tableau.

Alors suivit mon appréciation irrespectueuse, une bordée d'injures que le bon goût et mon orthographe incertaine m'empêchent de te communiquer. Qu'il te suffise de savoir que je contrais immédiatement le coup, en traitant M. David, peintre de Napoléon, de miniaturiste globuleux et de photographe de corps de garde. Buffet répliqua en mettant au défit les peintres modernes de dessiner un œuf. Il ajouta même qu'ils n'étaient que des barbouilleurs fossiles, que n'importe qui pouvait faire un tableau moderne et que les critiques n'y voyaient que du flou. J'aurais dû le laisser dire et hausser les épaules, comme on fait généralement dans les discussions avec les beotiens, mais j'avais la tête trop chaude. Je relevai le gant.

— Tout le monde peut en faire autant, dis-tu ? Eh bien ! vas-y, ne te prive pas. Il y a justement en ce moment un concours pour l'attribution du Grand Prix de la peinture contemporaine, auquel tout le monde peut participer. Fais un tableau et soumetts-le au jugement de la critique.

— Chiche, rétorqua Buffet.

Le lendemain soir, Buffet rentra de bonne heure, portant sous le bras une toile immaculée, format 15 F, et dans ses poches sept tubes de couleurs. Il m'explique que, ne sachant quelles teintes choisir, il avait simplement énuméré à la vendeuse celles du spectre solaire. Il manqua à la hâte, dressa sa toile dans un fau-

teuil, revêtit sa capote militaire et s'empara du premier tube, le violet. Il n'avait pas jugé utile d'acheter un pinceau, car il entendait étaler les couleurs sur la toile, directement avec le tube, qu'il pressa à l'extrémité comme s'il se fût agi d'une vulgaire pâte dentifrice. Il se mit alors en devoir de recopier à grands traits les planches anatomiques de l'homme, qui figuraient à la page 496 du *Petit Larousse illustré*, utilisant tantôt la planche du squelette, tantôt celle de la circulation du sang.

Pour ne pas se livrer à une copie servile (qu'il eût été d'ailleurs parfaitement incapable d'effectuer), il organisa son dessin de telle sorte que l'artère humérale se trouvât nouée autour du cou, en forme de nœud papillon ; le cœur et l'aorte, eux, remplacèrent la tête, en dessinant une sorte de petit masque à gaz indigo du plus bel effet, tandis que de son côté le pied gauche s'enroulait harmonieusement autour du muscle couturier en sautoir.

Quand le dessin de l'homme fut achevé, il restait encore la moitié des tubes et les trois-quarts de la toile. Buffet laissa errer son regard autour de la pièce, en quête d'inspiration. L'assiette à fromage s'offrit à sa vue. Deux minutes plus tard, elle se trouvait reproduite : à ce détail près, qu'au lieu de peindre le fromage dans l'assiette, il trouva plus spirituel de placer l'assiette dans le fromage.

Comme il y avait encore un peu de place, ce fut au tour du poste de radio, de l'herbe au chat et des œuvres de Victor Hugo, en vingt-cinq volumes, de se voir immortaliser par sa main huileuse.

Le tableau touchait à sa fin : seul un tout petit espace, en haut à gauche, était encore inoccupé. Buffet réussit à y coller le chat (sans la tête, naturellement). Puis, le tableau apparemment terminé, Buffet signa en grosses lettres, se releva, fit un pas en arrière pour examiner l'ensemble et se dirigea vers la cuisine dont il revint portant un poivrier qu'il secoua vigoureu-

sement sur le tableau, ce qui eut pour effet immédiat de couvrir le chat de taches de rousseur. Après cette opération, plus gastronomique que picturale, il se retourna vers moi, en s'esclaffant :

— Voilà, petit, ce que c'est que la peinture moderne. Tu as vu comment j'ai fait ça, hein ? Eh bien, je vais le leur montrer et je te parie qu'ils vont crier au génie comme de gros benêts.

Je répliquai que cette singerie n'était pas drôle et que personne ne serait dupe de sa supercherie grotesque. Il se contenta de sourire.

Le lendemain, il portait son chef-d'œuvre au Musée d'art moderne, où l'on groupait les tableaux en vue d'une première élimination. Cinquante œuvres seulement devaient être exposées au public. Les candidats furent invités à repasser deux jours plus tard, pour consulter la liste des cinquante gagnants et retirer leurs toiles dans le cas où leur nom ne figurerait pas sur cette liste.

J'avais examiné la composition du jury et la vue de plusieurs noms célèbres de la critique et du monde des arts, m'avait pleinement rassuré quant à la suite des événements. Ces messieurs sauraient découvrir la mystification et tancer vertement mon ami pour cet outrage à la sacrosainte peinture moderne. Aussi est-ce sans inquiétude que j'accompagnai mon pasticheur d'ami le jour de la proclamation des résultats. On allait voir ce qu'on allait voir. Je tenais mon triomphe. L'imposteur allait être confondu comme dans *Le Bossu* de M. Paul Féval.

Nous pénétrâmes à l'intérieur du musée, où une vingtaine de peintres de tous âges, toutes pointures et toutes barbes, portaient l'air désolé du bachelier collé. Je me précipitai vers la liste punaisée contre le mur. Je lus fébrilement. D'abord de bas en haut, puis de gauche à droite. Une douce euphorie me gagna : le nom de Buffet Casimir n'y figurait pas.

Alors, ma joie ne connut plus de bornes. Je pris Buffet par le bras et lui déclarai sur un ton enjoué :

— Vois-tu, mon vieux, tu avais parlé trop vite. Il ne faut jamais prendre les gens pour des imbéciles. Je pense que tu as compris maintenant à quel point la peinture moderne est un art difficile, dans lequel les seuls vrais talents peuvent s'illustrer. Il ne te reste plus qu'à faire ton mea culpa et à reprendre ta croûte auprès du portier. Tu pourras toujours t'en faire un cataplasme.

Buffet ne répondit rien et se dirigea vers le portier pour lui réclamer sa toile. Celui-ci, un petit homme chauve, la figure passée au minium par le rouge Bordeaux, s'enquit aussi poliment que peut se le permettre un portier républicain, du nom de son ami.

— Casimir Buffet, lui fut-il répondu.

L'œil du portier s'alluma comme un ascenseur dont on ouvre la porte. Il répliqua, obséquieux :

— Monsieur Buffet ? Ah oui, je vois. Votre toile est là, monsieur. Le président du jury m'a prié de vous la remettre en mains propres, avec cette lettre.

Buffet prit la peinture sans y jeter un coup d'œil et je décachetai la lettre.

Ce que j'y lus me cloua sur place. La missive, signée du président du jury, était ainsi libellée :

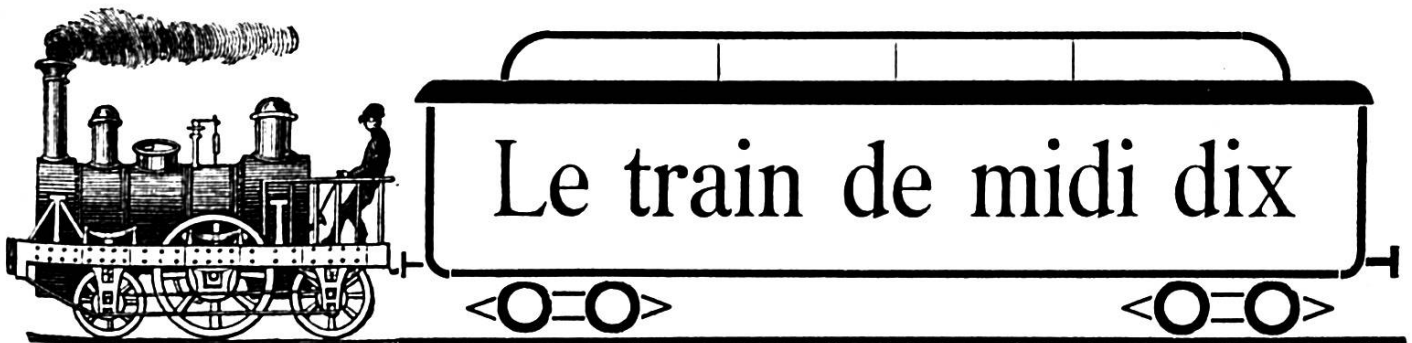
Cher maître et ami,

Nous avons, mes collègues et moi, beaucoup apprécié votre délicieuse mystification. Mais pensiez-vous vraiment faire de nous vos dupes ? Votre merveilleux sens du trait et votre génie de la couleur sont une éclatante signature que rien ne pouvait dissimuler ; et surtout pas ce ridicule pseudonyme de Casimir Buffet.

L'éclat de rire de Buffet fut si violent que le déplacement d'air fit onduler les barbes.

Ton fils affectionné : Justin.

p.c.c. Claude Marti.



Carnaval aux C.F.F.

Je brûle d'envie de vous raconter l'histoire de la chèvre de...

— Merci ! On a entendu l'histoire de la chèvre de M. Seguin, alors qu'on usait nos fonds de culottes sur les bancs de la primaire !

C'est vrai, et pourtant, quoique vieillotte, elle est bien actuelle cette jolie historiette pleine de précieux enseignements. Elle reste de tous les temps, cette chèvre partie à la conquête du monde, dédaignant les conseils, rompant sa laisse, pleine d'in-

nocente assurance... et dévorée par le loup, après une nuit enchanteresse.

En ai-je vu, durant que je prospectais le train de minuit cinq, de ces charmantes petites chèvres à deux pattes ! En ai-je vu qui passaient une langue gourmande sur leurs cerises de lèvres, en fermant les yeux pour revoir en pensée les beaux loups entrevus au bar à la mode et frôlés dans la pénombre rose du dancing. Rejoignant l'humble toit familial avec l'impatience de repartir au plus vite à la recherche d'un problématique bonheur.